

Préface  
**ZOE BELOFF  
OU « LA VIE  
RÊVÉE  
DE LA  
TECHNOLOGIE 1 »**

---

*Paul Sztulman*

Depuis la révolution industrielle, le discours politique et moral tenu sur la technique est particulièrement schizophrène. Progrès et catastrophe, liberté et déterminisme, épanouissement et conditionnement, aliénation et émancipation, ou encore utopie et dystopie constituent les pôles aimantés entre lesquels la pensée moderne navigue lorsqu'elle considère les relations causales entre les transformations techniques et les conduites des masses. Dans cette opposition entre les technophiles et les briseurs de machines, les analyses et prédictions, idéalistes ou affolées, le sont à proportion de la pénétration toujours plus performante des techniques et des médias dans notre quotidien. Faut-il protester contre la domination et l'exploitation des masses via la technique ou célébrer les nouveaux moyens de socialisation et de création offerts à leur inventivité? Les deux textes publiés ici semblent tour à tour épouser ces deux perspectives opposées et ce mouvement dialectique est nécessaire à leur véritable projet, qui est de mener une investigation sur ce que Zoe Beloff nomme « la vie rêvée de la technologie »<sup>2</sup>.

**1** C'est dans le cadre du projet *Politiques de la distraction*, soutenu par le Labex Arts-H2H et dirigé par Dork Zabunyan et moi-même, que nous publions ces deux textes de Zoe Beloff. En janvier 2018, elle a prononcé à l'ENSAD une conférence intitulée « Travail et distraction ». Pour plus d'informations : <http://www.labex-arts-h2h.fr/zoe-beloff-travail-et-distraction.html>.

**2** Zoe Beloff, « La vie rêvée de la technologie », *Trafic* n° 30, été 1999.

La recherche de Zoe Beloff est avant tout artistique. Repérée comme une pionnière dans ce que l'on appelle « l'archéologie des médias », cette artiste écossaise, née à Édimbourg, s'est installée à New York aux débuts des années 1980. Après des études de cinéma à la Columbia University, elle a réalisé un corpus important d'œuvres qui s'enchaînent comme autant de projets précisément délimités. Comme elle le dit à l'ouverture de « Une introduction à la Société psychanalytique amateur de Coney Island » : « Mon travail en tant qu'artiste consiste à explorer des moyens de révéler graphiquement les processus inconscients de l'esprit et de découvrir comment ils recourent les technologies de l'image en mouvement. » Dans cette perspective, sa recherche aborde les jeux d'influences réciproques entre les technologies d'enregistrement et de télécommunication, les savoirs écrits, l'art d'avant-garde et les cultures populaires<sup>3</sup>. Comme en témoignent les deux textes qui suivent, sa réflexion, fortement nourrie par la philosophie et les sciences humaines et sociales, continue de puiser dans les grands débats de la modernité européenne. Zoe Beloff associe, à travers la figure de Walter Benjamin, les thèses de la théorie critique de l'école de Francfort, la distanciation brechtienne, les avant-gardes radicales et les découvertes de la psychanalyse. Elle a consacré plusieurs projets à la naissance de cette dernière, dont un sur Pierre Janet et ses patients à la Salpêtrière *The Somnambulists*. La figure de l'hystérique revient de manière récurrente dans son œuvre, comme matrice de la captation du corps (féminin) par la technique et la science modernes. À ce corps improductif de la folie, elle associera, dans *Le Rêve infernal de Mutt & Jeff* (2011), le corps productif de la travailleuse soumis aux appareils de contrôle de l'organisation scientifique du travail. Les deux ont une origine commune dans les travaux du physiologiste Étienne-Jules Marey. Car s'il fut le premier à abstraire le mouvement des corps particuliers pour en faire une entité indépendante facilement quantifiable et rentable comme force de travail, ses techniques photographiques ont été continuellement doublées par

**3** Son site permet de voir de nombreuses photographies de ses pièces, pratiquement la totalité des films qu'elle a réalisés et ceux qu'elle a incorporés dans ses installations, ainsi que plusieurs documents et textes, d'elle ou sur elle : <http://www.zobeloff.com>.

des études sur le mouvement aberrant, produites par son protégé Albert Londe, qui a su capter les gestes étranges des hystériques à la Salpêtrière. En situant son travail dans le sillage de la pensée marxiste et psychanalytique, Zoe Beloff remonte ainsi souvent aux deux grandes herméneutiques qui ont tenté de mettre au jour, dans la modernité, autant les effets d'aliénation de l'organisation sociale, que le potentiel révolutionnaire et émancipateur qui réside dans la compréhension des processus abstraits qui nous gouvernent.

La pratique artistique de Zoe Beloff donne ainsi généralement lieu à des essais qu'elle publie en parallèle des œuvres qu'elle élabore. Ils retracent les chemins par lesquels elle est passée et éclairent les provenances de la constellation d'éléments disparates que l'on trouve dans les installations, où des documents variés voisinent avec des réalisations de l'artiste. « Je pars toujours d'archives et de documents historiques », écrit-elle. Parfois les textes participent intégralement à l'ensemble du projet. C'est le cas des deux que nous avons traduits dans la présente édition, chacun étant lié à une exposition précisément pensée pour un lieu. Avant de revenir sur quelques-unes des raisons pour lesquelles ces deux textes sont ici associés, il convient de présenter et de décrire les installations qu'ils accompagnent.

### **DREAMLAND**

*Dreamland : la Société psychanalytique amateur de Coney Island et son cercle, 1926-1972*, est une installation réalisée en 2009 au Coney Island Museum situé sur Surf Avenue à Brooklyn. Son directeur, Aaron Beebe, invita Zoe Beloff à célébrer le centenaire de la venue de Freud à Coney Island, où il put visiter les trois parcs d'attractions successivement implantés sur l'île : *Steeplechase Park*, *Luna Park* et *Dreamland*. Même si l'on sait peu de chose sur cet épisode dans le cadre d'un voyage aux États-Unis qui revêt une signification particulière pour l'histoire de la psychanalyse, l'historien de l'architecture et des médias Norman Klein a tenté de reconstituer, sur un mode mi-documentaire mi-fictionnel, ce qu'aurait pu être cette visite dans les parcs d'attractions et l'importance que cela aurait pu avoir dans la

théorie freudienne de l'inconscient<sup>4</sup>. Comme la voie (royale) qui mène au cœur des attractions passe d'abord par le parc de *Dreamland*, Klein imagine Freud se demandant « si la forme des parcs de Coney Island ressemble à [s]on modèle de l'appareil psychique [...] est-ce que l'espace réel reproduit l'espace inconscient ? »

C'est à partir de cette interrogation que Zoe Beloff a réalisé un projet qui prit la forme d'une affabulation si confondante qu'elle continue encore d'être prise pour vraie, bien des années plus tard. Elle inventa en effet un récit sur une société fictive qui aurait été active du milieu des années 1920 jusqu'au début des années 1970; société constituée de membres issus pour la plupart de la classe ouvrière et s'étant formés en autodidactes aux théories de Freud, afin de donner naissance à la seule société de psychanalyse amateur des États-Unis. C'est ce récit qui est raconté dans le texte qui suit, sous la forme d'une enquête qu'aurait menée Zoe Beloff sur les traces des différents membres de ce cercle, à partir d'archives lacunaires dont elle détaille ici les découvertes. Cette société était prétendument dirigée par son fondateur, un certain Albert Grass, qui travaillait vraisemblablement à Coney Island quand Freud s'y rendit et qui s'initia à la psychanalyse en Europe lorsqu'il fut enrôlé comme soldat pendant la Première Guerre mondiale. Le premier objectif du groupe était de réaliser des films afin de rejouer et de recréer leurs rêves pour les analyser et explorer cette nouvelle clé des songes de l'activité onirique qui présentait « le travail du rêve » comme « l'accomplissement déguisé d'un désir refoulé »<sup>5</sup>. Ils organisaient des projections entre eux et une cérémonie permettait de remettre des prix aux films les plus réussis. Les membres de la société ne concevaient pas ce matériau comme artistique mais comme le mode le plus adéquat pour explorer leur psyché et retranscrire leurs rêves. Ils croyaient en la promesse de la psychanalyse

<sup>4</sup> On trouve ce texte dans deux ouvrages différents. Le catalogue édité par Zoe Beloff, *The Coney Island Amateur Psychoanalytic Society and Its Circle*, avec des textes de Aaron Beebe, Zoe Beloff, Amy Herzog et Norman Klein, New York, Christine Burgin, 2009 et le livre de Norman Klein, *Freud in Coney Island And Other Tales*, Los Angeles, Otis Books, 2006.

<sup>5</sup> Sigmund Freud, *L'Interprétation du rêve*, trad. et préface de Jean-Pierre Lefebvre, Paris, Point coll. Essais, 2013.

d'offrir un chemin vers le bonheur. Eli Zaretsky rappelle que lors de son séjour aux Etats-Unis, Freud présenta la psychanalyse sous une forme simple, pratique et optimiste, à l'adresse des masses familiarisées aux soins mentaux par la convergence de la religiosité américaine et de la *mind cure* (cure mentale) popularisée par la Christian Science et le behaviorisme<sup>6</sup>. Redoutant d'être mis à l'index s'il insistait trop sur l'origine sexuelle des symptômes névrotiques, Freud fut soucieux de présenter la psychanalyse sous un jour compatible avec les mentalités de ses hôtes. Certes, l'association libre fonctionne à l'inverse du traitement par la suggestion, propre à la *mind cure*, et l'une des conférences traite directement de l'importance de la sexualité, mais, selon Zaretsky, Freud a visiblement atténué, dans sa présentation de la psychanalyse lors de ces conférences à la Clark University, la destitution de la souveraineté du sujet qu'elle impliquait. Contrairement à la parole apocryphe qu'il aurait prononcée sur le bateau le conduisant avec Jung et Ferenczi dans le Nouveau Monde, « ils ne savent pas que nous leur apportons la peste », les conférences vulgarisant les avancées des recherches en psychanalyse eurent un vif succès et « en l'espace de quelques années, la couverture dont bénéficia l'analyse éclipsa celle de toutes les autres thérapies dans les magazines populaires ; surtout féminins<sup>7</sup> ». Les Américains commencèrent à appliquer la « psychothérapie », ainsi qu'ils l'appelaient, pour soulager les pathologies de la vie quotidienne.

### **DREAMLAND, LES FILMS**

Cette approche de la psychanalyse explique peut-être en partie la dimension joueuse et joyeuse qui se dégage des onze films associés à la Société psychanalytique amateur de Coney Island<sup>8</sup>. Selon Zoe Beloff, ils « constituent une chronique exceptionnelle des espoirs, des peurs et des fantasmes de New-Yorkais ordinaires ». Leurs auteurs sont présentés

<sup>6</sup> Eli Zaretsky, *Le Siècle de Freud – Une histoire sociale et culturelle de la psychanalyse* [préf. Elisabeth Roudinesco, trad. Pierre-Emmanuel Dauzat], Paris, Albin Michel, coll. Sciences humaines, 2008, p. 561.

<sup>7</sup> *Ibid.*

<sup>8</sup> Ils sont tous visionnables en ligne sur le site de Zoe Beloff : [http://www.zobeloff.com/pages/dream\\_films.html](http://www.zobeloff.com/pages/dream_films.html).

comme essentiellement issus des classes laborieuses et comptent bon nombre d'immigrés européens et juifs. Si elle feint d'avoir découvert cette société de psychanalyse amateur par l'achat de leurs films et de leurs photographies au marché aux puces, c'est l'invention de cette fable qui a en fait permis à Zoe Beloff de monter et d'ajouter titres et intertitres pour réaliser des films de *found footage* à partir de sa propre collection de films amateurs, chinés pendant des années et sans rapports les uns avec les autres. Cette fiction est ainsi utilisée par Zoe Beloff pour donner forme à sa conviction que les films de famille sont des objets psychanalytiques qui montrent, à qui sait les lire, les désirs réprimés et les névroses familiales.

Les films de la Société psychanalytique amateur de Coney Island sont donc attribués à des hétéronomes aux noms évocateurs et associés à une biographie précise dans le catalogue qui accompagnait l'exposition. Ainsi, à titre d'exemple, Charmione de Forde, « la seule héritière de la Société, qui était allée à la Clarke University », filme son désir bisexuel dans *The Praying Mantis* (1931). Arthur Rosenzweig, fils d'un grand businessman juif spécialisé dans la fourrure, se rêve en ours adoré par des femmes et moqué par ses étudiants. Un songe qu'il interprète comme l'aveu d'un désir réprimé pour l'une de ses élèves, tout en déniait la rivalité œdipienne qui anime cette conquête imaginaire d'une virilité castrée par un père dominateur, *The Bear Dream* (1937). Teddy Weisengrund, qui fut enfant sous la République de Weimar, montre les traces traumatiques de l'arrivée du national-socialisme et son sentiment de culpabilité de n'avoir pu sauver ses parents des camps à travers un rêve où il se revoit enfant, faisant part de sa terreur que sa famille soit dévorée par des lions, *The Lion Dream*, 1947. La Sicilienne Berverly D'Angelo née Baladamenti, trompée et délaissée par son mari, échappe à la monotonie de la vie suburbaine des femmes au foyer de la classe ouvrière, en retrouvant sur les manèges du Luna Park un sentiment de joie et de liberté juvéniles, *The Lonely Chicken Dream* (1954). Le hippie Robert Troutman découvre, entre les images des films accumulés par ses parents, la relation cachée de sa mère avec un inconnu auquel elle donnait rendez-vous à Coney Island, *The Bobsled* (1972).